

J'ai rêvé l'autre nuit que je retournais à Manderley. C'était si étrange et si réel à la fois. J'ai vraiment eu l'impression d'y être, comme si je n'étais jamais partie. Le portail en fer forgé donnant sur notre propriété s'ouvrait et j'entrais dans le jardin. Comme si le temps n'avait pas passé ou s'était figé, rien ne semblait avoir changé. Je suppose que comme partout, le temps a fait son œuvre et que le bourg que c'était alors a bien grossi... Il doit même y avoir des voisins assez proches maintenant, et plus seulement des champs. Mais n'y ayant pas remis les pieds depuis ce jour où, soudain j'avais fait ma valise, m'étais rendue à la gare pour acheter un unique billet, un aller simple, je ne pouvais rêver que du Manderley que je connaissais : le Manderley de mes souvenirs. Je n'ai jamais regretté d'être partie. Jamais, ou alors vraiment en de très rares occasions, je n'avais repensé à Manderley. À Manderley et à cette période de mon existence. Je me demande donc pourquoi ces images, ces lieux ont resurgi... Peut-être que les images de l'enfance ont un côté rassurant au vu des derniers événements qui m'arrivent. La maladie a cela de tragique qu'elle oblige à rester couché et à se souvenir. Je pourrais penser à de nouveaux projets mais il est difficile de maîtriser ce qui nous passe par l'esprit. Et puis, si je considère mon état, rien n'est moins certain que la possibilité pour moi de voir ces projets aboutir. Au début donc, j'ai commencé à me souvenir des dernières vacances : cette régata le long des côtes bretonnes avec les « anciens de la fac » comme on aime bien s'appeler, un moment de pur bonheur comme je n'en ai pas souvent et qu'il faudra renouveler après tout cela. Enfin, si tout va bien. Puis, ça a été les vacances de Noël et là, bizarrement je me suis focalisée sur les grands magasins et la course aux cadeaux plutôt que sur les moments partagés quand nous étions tous autour de la table. Certainement parce que déjà à l'époque ce n'était pas ce à quoi je prêtais attention. Quand on est pris dans le tourbillon du quotidien, on oublie les priorités. Ou plutôt c'est ce qui devrait nous être prioritaire qui passe au second plan. La course aux cadeaux est en soi futile : la plupart de ce que l'on s'offre est souvent vite oublié dans les mois qui suivent. La réunion de tous les membres de la famille au contraire est ce qu'il y a de plus précieux et de plus fragile. C'est ce que nous apprend souvent trop tard le temps qui passe, en nous faisant savoir que ces moments ne se renouvellent jamais à l'identique. Si seulement lors de ce Noël de 1997 j'avais passé moins de temps à arpenter les vitrines pour quelques heures de plus avec Bianca. Mais avant son accident, j'étais persuadée que rien ne s'arrêterait jamais. Mes souvenirs m'assaillent de plus en plus ces derniers temps. Je vais rappeler Antoine. Il m'avait dit qu'un week-end au grand air me ferait du bien. Il s'est même proposé de me conduire où je voulais. Je crois que j'ai trouvé ma destination : Manderley.

Devant nous, à travers le pare-brise la route s'étend, rectiligne, longue, très longue : les arbres, hauts et frêles, quasiment tous de même envergure, créent une impression d'immobilité. On dirait qu'on n'avance pas. Seuls les traits blancs sur la route nous indiquent que oui, la voiture avale bien les

kilomètres. Antoine est concentré sur sa conduite. Il allume la radio, zappe un peu, l'éteint, puis la ré-allume, re-zappe, la ré-éteint et ainsi de suite. La nuit commence à tomber. Il doit trouver que la route est longue et commencer à fatiguer. Je ne suis pas très sympa à vrai dire. Je ne suis pas très causante. J'ai essayé de me forcer mais je ne me sens pas d'humeur. Les souvenirs me remontent à la gorge. Je ne sais pas si j'ai eu une bonne idée ; après toutes ces années, pourquoi revenir ? Il est trop tard pour rebrousser chemin ; enfin on pourrait toujours ; mais quitte à être si près maintenant, autant aller jusqu'au bout. On vient de passer l'intersection des « deux chemins », rien n'a jamais eu de vrais noms ici. Je crois que j'ai un haut-le-cœur. Il faut qu'on s'arrête. Antoine gare la voiture sur le bas côté, éteint le moteur, sort de la voiture et s'étire. J'ouvre la portière, je reste assise mais bascule mes jambes vers l'extérieur. J'inspire, j'expire. *Ça va ? -Oui, oui. Merci. J'ai toujours été un peu malade en voiture. On repart.*

Je verse l'eau bouillante de la théière dans ma tasse, le sachet de thé (comme d'habitude, je n'ai pas eu la logique de le mettre directement dans la théière) flotte au-dessus du liquide : d'un coup de cuillère je le fais couler. Le plateau d'Antoine en face de moi est bien rempli, il a pris de tout je crois. Il s'est relevé pour aller récupérer les pancakes qui étaient en train de chauffer. Je beurre mes deux tranches de pain. Je n'ai pas très faim. Du temps où j'habitais ici, l'appétit me manquait toujours. *Amélie, elle ne sait pas apprécier les bonnes choses*, disait-on souvent. Le dégoût que je ressentais alors pour toutes choses, remonte et avec la même intensité qu'alors, je peux le sentir au creux de l'estomac, de la gorge, au bord des lèvres. Antoine revient et s'assoit. Il me sourit. Je suis contente qu'il soit là. Il me demande si je saurais retrouver la maison. Je lui dis que j'essaierai de faire le trajet de mémoire mais que de toute façon je connais le nom de la rue. Il nous suffira de demander le cas échéant. Mais on ne devrait pas se perdre. Même si effectivement, comme je m'y attendais, Manderley a bien changé, le centre de la ville ne semble pas trop avoir bougé. En tous cas, de ce que j'ai pu voir hier soir en arrivant. Ce n'est pas très étonnant finalement... Antoine vient de finir de boire son café. Il repose sa tasse, il reste des miettes du croissant qu'il y a trempé. Il me regarde : *on est parti ?*

Il fait beaucoup trop chaud. Je transpire, mais je n'ose rien dire. Le chauffage est allumé à fond alors que dehors il doit bien faire 25°. C'est un beau mois de mai. Mais les vieux ont toujours froid, c'est peut-être pour ça que le chauffage est allumé. Ce serait pourtant mieux d'ouvrir la fenêtre, la chaleur du dehors entrerait dans la pièce, en plus ça ne ferait pas de mal d'aérer... Antoine est toujours au téléphone dans le jardin. Ou alors il n'a pas envie d'entrer à nouveau. Il n'avait pas l'air à l'aise. Aucun de nous ne l'est, rien n'est plus naturel après toutes ces années. Je ne le vois plus à travers la fenêtre. Les rideaux sont toujours les mêmes. Quoique un peu plus fanés : le bleu roi tend

maintenant vers des tons plus pastels. Je me fais la même réflexion qu'à l'époque, ils mériteraient d'être raccourcis. *C'est bien que tu sois revenue.* Le tic-tac de l'horloge est toujours aussi fort qu'avant, son rythme à quelque chose d'hypnotisant, je ne parviens plus à en détacher ma pensée. *Ç'aurait été quand même plus pratique que tu préviennes. J'aurais arrangé la chambre. Tu n'avais pas besoin de dormir à l'hôtel ! Tu aurais dû téléphoner... Pourquoi tu n'as pas téléphoné?* Ou alors c'est parce que je n'arrive pas à penser correctement que je me focalise sur ce son binairement énervant. *Hein ? Tu n'es pas très bavarde. Pourtant, après toutes ces années, tu devrais en avoir, des choses à raconter. Vous allez rester manger, hein, avec...comment il s'app.. j'ai déjà oub.. - Antoine. -Ah oui, Antoine, merci. Antoine.* Décidément, je n'aime pas les horloges. *Ta mère est là-haut. Elle ne se lève plus beaucoup. Je te l'avais dit, l'année dernière par téléphone, qu'elle avait fait un AVC, hein ? Eh bien, depuis, elle garde le lit quasiment tout le jour. Elle n'a pas trop le moral. Mais bon, même avant ça, elle n'était pas très gaie.* En fait si, j'aime bien les horloges. C'est celle-ci que j'ai jamais aimée. Je ne sais pas pourquoi. *Bon je monte lui dire que tu es là, je vais la faire descendre pour manger. Je pense qu'elle sera contente.* Tatie se lève dans un raclement de chaise. Ça a toujours été une manie dans la famille : faire racler les chaises sur le sol au lieu de les soulever légèrement. *Ressers toi du café si tu veux, et Antoine aussi s'il veut. J'en ai pour bien une demi-heure, trois quart d'heure pour la préparer.. vous n'avez qu'à aller vous promener dans le jardin en attendant.* Je crois que ce qui m'avait le plus exaspéré, c'est qu'elle l'ait peinte en bleu. Qu'est-ce que j'ai contre le bleu ? *On va s'installer sur la terrasse pour manger : avec le haut-vent qu'on a installé et le muret que Paul le voisin, -tu te rappelles de lui ?- et avec le muret qu'il a construit donc, on est à l'abri et du vent et du soleil quand il fait trop chaud l'été. On devrait être bien. Si vous êtes dans le jardin, vous nous verrez arriver.* En fait, ce qui m'avait exaspéré, ce n'était pas le bleu. C'était le fait même qu'elle l'ait repeinte. *Pour tout assortir comme dans les magazines.*

Antoine a voulu aller faire un tour dans le quartier. Je lui ai dit de revenir d'ici une trentaine de minutes. Si je me souviens bien, ils n'aiment pas attendre, il faut commencer à manger avant midi, pour avoir le temps de faire une petite sieste, sans entamer le reste de l'après-midi. Je crois que même quand ils n'étaient pas vieux, ils avaient déjà cent ans. L'herbe est haute. Il va bientôt falloir la couper. Elle me chatouille les mollets, j'aime bien. Il y a des pâquerettes, et des pissenlits fanés. Je me revois enfant. J'adorais souffler les pissenlits fanés, juste pour faire un vœu. Et puis comme je disais en riant à Bianca, *plus on en souffle, plus on multiplie les chances.* Bianca, *ma meilleure copine !* Serait-on toujours amies aujourd'hui ? Le verger est toujours le même. Comme du temps où Papa était encore là pour l'entretenir. Finalement, non rien ne change vraiment. Le temps doit bel et bien avoir la capacité de se figer...J'imagine Papa, penché au pied du pêcher, certainement en train d'y déposer scrupuleusement des peaux d'aulx. *Comme ça, ils n'attraperont pas la maladie.* Je

m'assoit sur le banc en pierre, près du saule pleureur. Il est bien petit. Ils ont dû en replanter un nouveau à la place de l'ancien. Je regarde devant moi : j'essaie de me souvenir. Pourquoi suis-je partie ? Pourquoi un tel dégoût, une telle haine de ce lieu, de ces gens ?

Midi moins dix, on est tous à table : Maman, Tatie, Antoine et moi. Et Paul qui comme à chaque déjeuner et presque à chaque dîner, est arrivé à l'improviste. Les habitudes sont restées les mêmes. C'est bien tout le principe d'une habitude. On entend les oiseaux au loin dans la haie, les mouches qui ont rappliqué avec la hausse des températures et les abeilles qui guettent le melon coupé en tranches et posé sur la desserte. Le bruit du tintement de nos couverts contre la porcelaine de nos assiettes fait écho en cadence aux mêmes tintements et cliquetis dans les jardins des voisins. La symphonie des repas printaniers... Je redescends dans ma salade, que je suis la seule à ne pas avoir finie. Paul est en train de raconter à Antoine comment *le Bécinot, il s'est arrangé* pour que le pont en bas de son terrain soit considéré comme une propriété communale, et donc *entretenu par nos impôts locaux !!* On passe maintenant à la stérilisation du pâté *pour qu'il soit comme il faut*. Comme avant, je ne sais pas quoi dire. On essuie les assiettes avec un bout de pain pour passer au fromage. Maman continue de garder le silence ; Paul continue de jacasser. Tatie ramasse les assiettes et ramène les petites, pour le dessert : sa spécialité, la compote de pommes à la cannelle. Paul nous quitte, il ne prend jamais de dessert. Tatie nous dit que cette après-midi elle a prévu de faire des lessives (il n'y a toujours pas de machine à laver), et d'aller ramasser les derniers radis. On racle les assiettes. *Non, non merci, c'est bon on n'a plus faim, c'était très bon. Merci mais ce soir on sera reparti, la route est longue et Antoine reprend le boulot demain après-midi.* On débarrasse. Je suis retournée à Manderley ; rien n'a changé, je me sens toujours aussi coupable. Coupable de ne pas arriver à me sentir comme faisant partie des leurs. Et coupable d'être soulagée d'être partie et de ne toujours pas le regretter. Suis-je une ingrate ?